

le feu dans les bois avec une rapidité effrayante. — En moins de deux heures, cette catastrophe détruisit ce que plusieurs d'entre eux avaient acquis pendant une vingtaine d'années au prix de beaucoup de travail et de privations de toutes sortes, — maisons, granges, batterie de cuisine, ustensiles, linge, instrument d'agriculture, voitures, vêtements et semences, tout avait été la proie des flammes. Des familles qui, deux heures avant possédaient une certaine aisance, se trouvaient réduites dans la plus grande pauvreté n'ayant pour tout abri que le toit du ciel.

Je me suis rendu hier soir, au lieu du sinistre, et j'ai pu juger du dommage que ce feu a causé dans quelques heures seulement, les pertes sont considérables.

Un brave citoyen qui avait réussi à se donner une assez jolie maison, une très bonne grange, et qui avait beaucoup de linge, me disait hier matin qu'il avait emprunté une chemise pour aller à la messe, — il a réussi à sauver de l'incendie sa famille, et quelques petits effets d'une valeur insignifiante.

Un cultivateur qui est âgé d'environ soixante ans et qui était passablement à l'aise, était presque dans le délire hier soir, il arrachait les cheveux, et disait qu'il est presque incapable de travailler et se trouve réduit dans la plus grande pauvreté. Un vieillard de soixante-dix ans, à la tête d'une famille encore en bas âge, et incapable de lui aider, a vu brûler sa maison et une grange qu'il avait bâties l'été dernier, et se trouve aussi lui, ruiné. La maison et l'étable d'un autre cultivateur qui est aussi à la tête d'une famille, ont été la proie des flammes; il était absent et tout son mobilier a été détruit.

Beaucoup de récoltes ont été détruites par les flammes. Sans la secours de quelques personnes charitables, plusieurs des familles qui ont été visitées par l'élément destructeur manqueraient des choses nécessaires et indispensables à la vie dans le cours de l'été; car, comme je vous l'ai déjà dit, M. le Rédacteur, plusieurs des incendiés sont très pauvres.

J'invite donc les gens charitables qui voudront aider ceux que le bon Dieu vient de visiter, de la faire, d'en adresser leurs aumônes au Revd. M. Pérusse, curé du lieu, qui se fera un plaisir j'en suis certain, de distribuer ce qu'il recevra à ses paroissiens, qui sont dans le malheur.

UN TÉMOIN OCULAIRE.

N. D. du Lac Témiscouata, 14 juin 1875

Conservation des pommes de terre et des betteraves

Un intelligent agronome, M. Schettenman de Bouxwiller, vient de rendre public le procédé qu'il emploie pour la conservation de ces tubercules.

« Les moyens que j'ai pratiqués depuis plusieurs années tant pour la conservation de la betterave que pour la pomme de terre, n'ont parfaitement réussi, et je pense que le moment est venu de les faire connaître, afin que tout le monde puisse y recourir et que mon mode de conservation puisse être expérimenté dans toutes les localités.

« Lors de la récolte, je rentre les betteraves avec leurs fanilles, que je fais couper, puis je place la betterave entièrement sèche dans un cellier, en tas de toute dimension. Je place sur le sol une faible couche de cendre de lignite, et lorsqu'il y a une couche de betteraves de 3 pieds de hauteur, je la couvre à la pelle de cendre de lignite qui coule dans les interstices que laisse l'empilage des betteraves, jusqu'à ce que la cendre s'arrête à la surface de la couche; puis j'y place une nouvelle couche de betteraves de 3 pieds de hauteur, que je recouvre à la même manière de cendre de lignite, et je continue à procéder ainsi, jusqu'à ce que le tas soit complètement formé; je le recouvre ensuite d'une couche de cendre capable de garantir les racines contre l'influence de l'air, de la lumière et du froid.

« Du côté des murs ou cloisons, les betteraves doivent aussi être garanties contre le froid par une couche suffisante de cendre de lignite. Dans la partie où le tas de betteraves ne s'appuie pas contre le mur, il faut placer une cloison en planches, afin de pouvoir garantir le tas de betteraves également par une couche de cendre.

« Au fur et à mesure de mes besoins, je puis enlever les betteraves en laissant celles qui restent en tas constamment couvertes d'une couche suffisante de cendre.

« A défaut de cendre de lignite, on peut employer avec le même avantage des cendres de houille ou de tourbe, et à défaut de ces sortes de cendres, du sable sec, qui a cependant, moins que les cendres, la propriété d'absorber l'humidité.

« Les betteraves que j'ai ainsi conservées depuis plusieurs années sont restées parfaitement saines et n'ont point germé, ce qui offre l'immense avantage d'empêcher leur décomposition. J'ai encore pu donner à mes bestiaux des betteraves en parfait état de conservation pendant le mois de juin et de juillet. Ces betteraves ne présentaient alors que de faibles pousses de 1 à 2 pouces de longueur, mais qui étaient desséchées faute de se trouver dans les conditions de pouvoir croître. La betterave que j'ai conservée ainsi que je viens d'indiquer, ne subit pas d'altération sensible, parce que la germination est empêchée ou limitée et arrêtée dans ses progrès quand elle se manifeste.

« Tout le monde sait que la germination décompose les betteraves, les pommes de terre, les carottes, et en général toutes les racines et tubercules, et que leur valeur diminue à mesure que la croissance des germes se développe. Il est ainsi d'une haute importance d'empêcher de limiter la germination, lorsqu'on destine les betteraves, soit à la nourriture des bestiaux, soit à la fabrication du sucre.

L'élevage des veaux

Au nombre des occupations de l'agriculture, la partie concernant le bétail à cornes, soit la race bovine, n'est pas sans présenter quelques difficultés, surtout si l'on a en vue d'arriver à produire et entretenir du bétail de choix, soit pour la rente, soit pour la boucherie, deux buts auxquels doivent tendre les efforts des agriculteurs.

Aussi la question de l'élevage des veaux a-t-elle intéressé la plupart des hommes qui font de l'agriculture et de ses diverses branches l'objet de leurs études ou de leurs occupations journalières. Les sociétés agricoles elles-mêmes ne sont pas restées en arrière, et plusieurs ont mis à l'ordre du jour de leurs réunions la question des soins à donner aux veaux pour en obtenir des résultats rémunérateurs.

Parmi ces sociétés, nous citerons celles de Donneloye, France, et le travail suivant, présenté par les directeurs, donnera d'excellents renseignements.

Voici comment le Président de la société chargé de cette étude s'exprime:

« La commission que vous avez nommée pour faire rapport sur la question de l'élevage des veaux vous fera observer dès le début qu'elle n'a pas la prétention de vous apprendre quelque chose de nouveau, car ce que vous allez entendre est plus ou moins connu de vous, et a été déjà traité par des personnes très capables de le faire; néanmoins nous avons cru devoir grouper ici les observations et les méthodes que nous pratiquons à cet égard, et qui nous ont réussi.

Nous insisterons surtout sur l'importance, toujours croissante qu'il y a, pour le pays, et l'éleveur en particulier, de créer des sujets de choix, puisque ceux-là seuls sont appréciés et recherchés par les étrangers et les indigènes qui veulent améliorer leur bétail. C'est, sans contredit, l'élevage du bétail et la manipulation de ses produits qui sont nos principales industries et la source de notre richesse nationale; aussi ne devons-nous rien négliger pour les améliorer par des soins entendus et persévérants.

L'éleveur intelligent doit avoir pour but de créer aussi rapidement que possible un animal qui puisse représenter un capital élevé, et non un être rabougri et malade n'ayant aucune valeur. Pour cela il ne suffit pas, après avoir donné du lait un certain temps, de laisser le jeune veau se tirer d'affaire tant bien que mal, car c'est toujours à l'époque du sevrage, phase importante de l'élevage, que les soins manquent; ce qui fait que, loin de prospérer, le sujet fléchit, retarde, et, au lieu de voir le mal ou il est, on l'attribue, soit à de mauvais reproducteurs, soit au jeune animal qui est estimé ne rien valoir.

Qui de vous, lecteurs, n'en a pas fait la triste expérience, lorsque nous traversons une disette, de fourrages, et qu'il faut vendre à vil prix ce bétail abâtardi, provenant de plusieurs années d'élevage mal dirigé, et ne pouvant supporter la concurrence du bon bétail qui s'écoule toujours sans grande perte.